

BERTRAND MEYER-STABLEY

La véritable Maria Callas



Pygmalion

Extrait de la publication

La véritable Maria Callas

Maria Callas apparaît désormais comme la plus illustre cantatrice du XX^e siècle. Mais son nom a également alimenté la chronique des scandales. Or elle a beaucoup moins été la tigresse qu'on a dite qu'une artiste éprise d'absolu et incapable de se satisfaire de la médiocrité. Cette travailleuse acharnée n'a jamais transigé : elle n'a pensé qu'à la grandeur d'un Art qu'elle a voulu servir jusqu'au bout de ses forces.

Cependant, ses succès fabuleux, l'enthousiasme que ses apparitions en scène déchaînèrent, les hommages qu'elle reçut des plus grands n'effacèrent jamais en elle les blessures d'une enfance malheureuse ou les stigmates d'un physique ingrat qu'elle parvint à transformer au moyen d'une volonté de fer. Enfin, une douloureuse histoire d'amour avec le milliardaire grec Onassis, qui l'abandonna vulgairement pour épouser Jacqueline Kennedy, accéléra le désarroi d'une femme qui s'enferma peu à peu dans la solitude.

Bertrand Meyer-Stabley retrace magistralement le destin de cette extraordinaire personnalité, tout à la fois adulée et décriée, qui donna à l'art lyrique un nouvel essor en faisant redécouvrir au public un pan oublié du répertoire et imposa une image moderne de la cantatrice, mince, élégante et crédible sur scène.

Franco-irlandais, Bertrand Meyer-Stabley est journaliste. Spécialiste de la Grèce, il a publié une biographie de Melina Mercouri ainsi que de nombreuses autres chez Pygmalion. Il collabore en outre à des journaux français (Elle) et étrangers (Lecturas). Il a été aussi journaliste musical et attaché de presse d'un opéra en France.

Pygmalion

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

DU MÊME AUTEUR

ALBUMS

Nadar, Éditions Encre.

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel.

BIOGRAPHIES

Grace, Librairie Académique Perrin.

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin.

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin.

Les Monaco, Plon.

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette.

Charles, portrait d'un prince, Hachette.

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes).

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin.

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin.

Lady Mountbatten, Bartillat.

La Véritable Jackie Kennedy, Éditions Pygmalion.

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin.

La Véritable Grace de Monaco, Éditions Pygmalion.

La Véritable Audrey Hepburn, Éditions Pygmalion.

La Véritable Margaret d'Angleterre, Éditions Pygmalion.

La Véritable Melina Mercouri, Éditions Pygmalion.

La Véritable Duchesse de Windsor, Éditions Pygmalion.

La Véritable Ingrid Bergman, Éditions Pygmalion.

La Véritable Princesse Soraya, Éditions Pygmalion.

Noureev, Éditions Payot.

La Véritable Sophia Loren, Éditions Pygmalion.

La Véritable Marilyn Monroe, Éditions Pygmalion.

La Véritable Elizabeth Taylor, Éditions Pygmalion.

Juan Carlos et Sophie, Éditions Payot.

La Véritable Greta Garbo, Éditions Pygmalion.

John John Kennedy, Éditions Pygmalion.

James Dean, Éditions Payot.

La Véritable Gala Dali, Éditions Pygmalion.

Sir Elton John, Payot.

La Véritable Diana, Éditions Pygmalion.

BERTRAND MEYER-STABLEY

LA VÉRITABLE
MARIA CALLAS



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2007 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0065-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Catherine

*« Il n'est pas d'artiste
sans qu'un grand malheur s'en soit mêlé. »*

Jean Genet

« C'est un ouragan avec une voix de paradis. »

Ernest Hemingway

*« C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
que nulle autre après toi ne nous rendra jamais. »*

Alfred de Musset

INTRODUCTION

« **J**E NE ME SUIS sentie aimée que lorsque j'ai chanté », disait Maria Callas. Qui aurait pu croire que cette diva, adulée du monde entier, se soit estimée si peu entourée tout au long de sa vie ?

Une vie qui ressemble à celle de l'héroïne de *La Gioconda*, l'opéra avec lequel elle débuta en Italie : l'histoire d'une femme éperdument amoureuse d'un capitaine de navire qui lui préfère l'épouse d'un notable... Et c'est dans la plus grande solitude que la voix la plus célèbre de son époque s'est éteinte, le 16 septembre 1977.

Maria Kalogeropoulos voit le jour, au sein d'une modeste famille grecque venue chercher fortune à New York, le 4 décembre 1923. Une naissance accueillie sans joie par ses parents, Georges et Evangelia, qui espéraient un garçon pour remplacer le fils disparu quelques années plus tôt. On dit même que sa mère refusa de la voir les premiers jours. Et ce début annonce une enfance difficile où l'enfant ne cesse d'être en quête de l'amour maternel.

Adolescente, Maria est myope et grosse (on la traite de « gros serpent à lunettes » !), alors que sa sœur est mince et ravissante :

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

pas facile de trouver sa place. La jeune fille n'a que deux passions : dévorer des pâtes et chanter. Sa voix fait déjà l'admiration de tous et Evangelia découvre enfin une raison d'être fière de son enfant si peu désiré. Maria lui reprochera d'ailleurs de l'avoir montrée « comme un chien savant » et forcée à faire des vocalises à un âge où les petites filles ont d'autres distractions ! La séparation de ses parents achèvera de la déstabiliser. Ballottée entre New York et Athènes où elle débarque en 1937 avec sa mère, elle va enfin travailler sérieusement sa voix exceptionnelle avec Elvira De Hidalgo qui pleure en l'entendant pour la première fois, comprenant que cette jeune fille est géniale.

En 1941, à dix-huit ans, Maria atteint un tel niveau que l'opéra d'Athènes l'engage pour remplacer au pied levé la titulaire du rôle de la Tosca. Elle obtient un triomphe dans le fameux air *Vissi d'arte, vissi d'amore* (« J'ai vécu d'art, j'ai vécu d'amour ») qui sera le résumé de sa vie. Cela lui vaudra déjà des inimitiés dont elle fera les frais toute son existence. Quant à son physique peu engageant, il n'empêcha pas Giovanni Battista Meneghini, de trente ans son aîné, de tomber amoureux d'elle quelques années plus tard. C'est en 1947, à Vérone, qu'elle fait la connaissance de cet industriel en briqueterie, qui, comme elle, est obèse et solitaire.

Meneghini, riche et passionné d'opéra, va non seulement la rassurer sur ses capacités de séduction, mais devenir son mentor et son imprésario. Ils se marient en 1949 ; commence alors pour Callas la course aux succès. Meneghini lui a promis une carrière sans précédent (« Pour entendre ma femme, il faut payer », aimait-il à dire !). Jusqu'en 1952, Maria donne plus de soixante-dix représentations et alterne dix-huit rôles. Son époux s'est aussi engagé à l'aider à maigrir ; pari tenu. Si, entre 1947 et 1951, la cantatrice continue à se gaver de sucreries, elle passe en dix-huit mois de plus de cent kilos pour 1,72 m à soixante-trois kilos. Et c'est une sylphide que l'Opéra de Paris accueille en 1958, lors d'un concert mémorable. Ses succès ne manquent évidemment pas de faire des envieux et lui valent quelques camouflets, comme une botte de radis que lui lance un spectateur de la Scala de Milan, et que, myope comme elle est, elle ramasse comme s'il s'agissait d'un bouquet de roses. On imagine les réactions de ses détracteurs !

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

La voix de Callas est un instrument incomparable dont elle joue en musicienne accomplie. Cette voix aux registres multiples possède une matière, un corps inégalés. Elle effectue les passages les plus difficiles des grands rôles, Norma, Tosca, Médée ou Violetta, avec une aisance et une science stupéfiantes. Formée à toutes les subtilités du *bel canto*, elle ne chante pas seulement, elle interprète la partition, n'omettant aucune nuance, aucune cadence, passant du romantisme au classicisme avec la même facilité. Tous ceux qui ont eu la chance de l'entendre n'ont jamais oublié cette sorte d'électricité qui passait entre elle et le public. Avec elle, l'opéra prenait sa véritable dimension.

Quand sa carrière est au zénith, est-elle heureuse pour autant ? Son vieux mari réussit-il à la combler ? Il semble bien que non. Ce n'est qu'à trente-six ans qu'elle connaît enfin, croit-elle, le grand amour dans les bras du milliardaire Aristote Onassis. Pour lui, elle s'éloigne peu à peu de son art et le suit dans une vie mondaine effrénée. Elle « déchanté » vite, car c'est la diva qu'aime le Grec, pas la femme. Et sans ses succès planétaires, la Callas n'est plus rien. Maria le comprend trop tard, quand l'armateur l'abandonne pour la plus belle veuve d'Amérique, la superbe Jackie Kennedy. C'est par un communiqué de presse qu'elle apprend leur mariage ! Quelque temps plus tard, alors qu'Onassis fait des allers et retours, elle est hospitalisée après avoir pris trop de barbituriques...

Que reste-t-il alors à la Callas ? Elle a perdu sa célèbre voix et ne peut espérer reprendre le cours d'une carrière qu'elle a sciemment négligée. Elle fait ses adieux en 1973 à Paris, sous une pluie de fleurs et chante encore au Japon en 1974. Elle vit désormais seule dans le grand appartement de l'avenue Georges-Mandel où lui tiennent compagnie sa femme de chambre, son chauffeur et ses deux caniches. Onassis continue à venir la voir et la légende veut que ce soit elle qui accoure à son chevet, les bras chargés de couvertures de cachemire pour le réchauffer, quand l'armateur n'a plus que peu de mois à vivre, en 1975. Fidèle jusqu'au bout à son seul amour.

En 1976, recluse dans son appartement parisien, elle comprend qu'elle a brûlé toutes ses cartouches. Elle n'a que cinquante-trois ans et pourtant elle téléphone à sa sœur pour lui

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

dire : « J'ai perdu ma voix, il ne me reste plus qu'à mourir... »
Le 16 septembre 1977, elle a un malaise cardiaque et s'effondre.
Ses cendres sont dispersées dans la mer Égée. Et ses souvenirs,
quelques années plus tard, sont éparpillés lors d'une vente aux
enchères.

La voix du siècle s'est éteinte, mais restent ses magnifiques
enregistrements qu'elle continuait à écouter, les commentant
parfois d'un : « Elle a bien chanté dans ce passage... »

I

UNE ENFANCE NEW-YORKAISE

L'ENTRÉE en scène est fracassante : « Emmenez-la. Je ne veux pas la voir. » Une réplique digne d'un mélodrame ? L'infirmière qui tient dans ses bras ce nouveau-né de plus de cinq kilos a du mal à cacher son désarroi : depuis le temps qu'elle travaille au Flower Hospital de New York, c'est bien la première fois qu'elle entend une chose pareille. Sans doute la jeune Grecque de vingt-cinq ans qui vient de lui parler ne maîtrise-t-elle pas bien l'anglais. Elle n'a peut-être pas voulu dire cela. Pourtant non, le ton de sa voix, son geste las et la façon dont elle a détourné la tête pour regarder la neige qui tombait dehors, tout semble confirmer qu'elle ne veut vraiment pas voir le bébé qu'elle vient de mettre au monde.

D'habitude, lorsque l'infirmière revient de la salle de soins pour présenter à une mère son nourrisson, elle est accueillie avec une impatience difficilement contenue. Ce moment magique de la rencontre où une femme fait connaissance avec le petit être qu'elle a porté, enfoui en elle, pendant neuf mois constitue une des plus belles pages du livre de la vie. Un mélange de surprise et d'émotion dans la découverte, même si parfois un nez, une bouche, ou un autre détail viennent décevoir la longue attente.

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

Mais cette fois, c'est plus que de la déception. Evangelia Kalogeropoulos vient de donner la vie à celle qui sera l'une des femmes les plus célèbres de son siècle, et elle ne veut ni prendre ni regarder son enfant. L'infirmière est désespérée. Elle tient toujours le bébé, rose et fripé, avec sa couronne de cheveux noirs et ses yeux couleur d'ardoise, et se tourne vers le père, Georges Kalogeropoulos, qui baisse le regard. C'est à n'y rien comprendre. Que se passe-t-il ? Pourquoi le père ne dit-il rien ? Partage-t-il la déception de sa femme ? Ou bien sa gêne est-elle le signe de son impuissance devant l'étrange comportement de son épouse ?

Dans ses *Mémoires*, Evangelia Kalogeropoulos va même jusqu'à se justifier : « Le jour de sa naissance, le 4 décembre 1923, il neigeait, et moi, née et élevée en Grèce, je n'avais encore jamais vu tempête de neige aussi violente. Je n'étais arrivée en Amérique que quelques mois plus tôt, et par la fenêtre de ma chambre d'accouchée, au Flower Hospital de New York, je contemplais les amoncellements de neige qui noyaient le paysage et étouffaient tous les bruits. Lorsqu'on m'a apporté Maria, j'ai d'abord refusé de la regarder. Obstinement, je continuais à fixer le parc, les arbres qui pliaient sous la tempête. C'était un garçon que j'attendais. Cette petite fille ne m'intéressait pas. J'avais déjà une fille de six ans, ma Jackinthy, que nous appelions Jackie, et quelques mois avant notre départ de Grèce, j'avais perdu mon fils unique, Vassily, mon bébé bien-aimé, qui avait à peine trois ans. Depuis sa mort, je n'avais cessé de prier pour qu'un autre fils vînt combler le vide laissé dans mon cœur. »

Toujours est-il que la première apparition de Maria Callas sur la scène de l'existence n'est pas ce qu'on peut appeler un succès. Heureusement, il y a aussi, dans la chambre de l'accouchée, le docteur Lantzounis. C'est un ami et compatriote de la famille, le futur parrain du bébé. Il n'a rien dit, mais il a souri avec bienveillance, ce qui a désamorcé la tension et allégé quelque peu l'atmosphère pesante de cette étrange réunion de famille. Et puis le bébé s'est mis à pleurer. Le docteur Lantzounis l'a pris dans ses bras, il est sorti dans le couloir un instant, et a confié l'enfant à une péruicultrice.

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

Mais l'infirmière du Flower Hospital (aujourd'hui le Fifth Avenue Hospital) n'est pas au bout de ses surprises. Lorsqu'elle demande quel prénom elle doit inscrire sur le petit bracelet de naissance qu'on attache traditionnellement autour du poignet d'un nouveau-né, elle n'obtient pour toute réponse qu'un silence gêné. Puis la mère propose, comme une idée piochée au hasard : « Sophia ». « Non, intervient le père, Cecilia. Comme ma sœur, Cecilia. » Ainsi, en lieu et place du rituel si joyeux et symbolique qu'est le choix d'un prénom, se joue à présent une scène de ménage. Certains pensent qu'attribuer un prénom à un enfant, c'est lui accorder une place dans la chaîne des générations, d'autres vont même jusqu'à dire que donner un prénom, c'est donner la vie. Mais pour la petite Maria, il n'y a pas plus de place qu'il n'y a eu d'étreinte !

Quel est le prénom qui figura sur le bracelet de tissu ? Nul ne le sait aujourd'hui. Ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'un compromis fut trouvé : l'enfant s'appellera Maria. Trois ans plus tard (ce qui représente un délai étonnamment long de la part d'une famille grecque), elle est baptisée à l'église orthodoxe de Manhattan, sur la 74^e Rue Est, Maria Anna Sophia Cecilia Kalogeropoulos. Dans la famille, on l'appellera Mary et parfois aussi Mary Ann.

Est-ce cette succession de confusions et de déceptions qui explique que, sur les registres de l'hôpital, on ne trouve aucune trace d'une Cecilia ou d'une Sophia Kalogeropoulos ? Que s'est-il donc passé pour que ses parents aient oublié de déclarer sa naissance ? Ainsi, cette enfant venue au monde sans vraiment avoir de nom n'a pas non plus vraiment de date de naissance. Sa mère prétendra qu'elle est née le 4 décembre 1923, mais sur les registres de son école, il est fait mention du 3 décembre. Pour Leonidas Lantzounis, le parrain, elle serait née le 2. Maria, quant à elle, fêtera son anniversaire le 2 décembre, qui est aussi la date figurant sur son passeport. Cependant, dans une interview au journal italien *Oggi*, en 1957, elle déclare : « Ma mère affirme qu'elle m'a mise au monde le 4. Choisissez la date que vous préférez. Moi, je préfère le 4, d'abord parce que je dois croire tout ce que ma mère me dit, et ensuite parce que c'est le jour de la Sainte-Barbe, la patronne des artilleurs, une sainte fière et combative que j'admire particulièrement. »

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

Déception, rejet, négligence, ainsi se nomment donc les fées qui se sont penchées sur le berceau de Maria Callas en ce jour glacé de décembre 1923. Nul doute que la petite fille n'est pas celle qu'on attendait... Car, comme beaucoup d'enfants, Maria hérite du passé, des drames et des douleurs de ceux qui l'ont engendrée.

Les Kalogeropoulos n'ont alors pas encore émigré aux États-Unis. Ils habitent une grande demeure bourgeoise à Meligala, une bourgade du Péloponnèse. C'est la plus belle maison du village. Georges est pharmacien, il a la seule officine de la région et l'on est prêt à faire des kilomètres pour venir chez lui. La famille jouit d'une certaine notoriété et de moyens confortables qui lui permettent d'avoir quelques domestiques pour entretenir la maison et s'occuper de leurs deux enfants, Jackie, cinq ans, et Vassily, trois ans.

Un jour de 1922, la gouvernante rentre en larmes d'une promenade avec le garçon : « Quelque chose est arrivé à Vassily », hurle-t-elle affolée dans le hall de la maison. Evangelia descend l'escalier, du plus vite qu'elle peut. Georges, le père, quitte à la hâte sa boutique attenante à la maison. L'enfant est transporté dans la chambre des parents, installé sur le lit, recouvert de draps. Ses grands yeux bleus semblent déjà ne plus voir. Des va-et-vient dans la maison pendant deux, trois jours. Puis un cri déchire cette atmosphère insoutenable, des pas se précipitent, l'agitation gagne toute la maison. Dans les heures qui suivent, le silence tombe avec la nuit, traversé de murmures.

Jackie raconte : « Le lendemain, je vis ma mère recouverte d'un voile noir et j'entendis des gens qui se rassemblaient dans la rue en bas. » La fillette aimerait savoir ce qui se passe : ses chaussures résonnent lorsqu'elle descend l'escalier. « Dis-lui de ne pas jouer dans les escaliers », hurle Evangelia à son mari. Vassily, petite flamme de trois années de lumière, s'est éteint. « Mon cœur m'a paru mourir pour lui », écrira plus tard Evangelia. La mort d'un enfant, inacceptable et inconcevable douleur que Malraux nommait le « scandale absolu », vient de broyer le destin de cette famille si fragilement unie. Car avec Vassily, c'est plus qu'un enfant qui disparaît. Il était le seul garçon. Dans

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

la plupart des sociétés, seuls les fils sont censés assurer la continuité de la lignée ; ce sont eux qui transmettent le nom, c'est par eux que survit l'esprit de la famille. Par ailleurs, en Vassily s'étaient cristallisées les ambitions d'une mère qui estimait qu'elle méritait beaucoup mieux que d'épouser Georges Kalogeropoulos, un simple pharmacien. Ce n'était pas faute d'avoir été prévenue... Son père, le colonel Petros Dimitriadis, désapprouvait cette union pour trois raisons : Evangelia n'avait que dix-sept ans alors que Georges en avait déjà trente. C'était un fils de paysan, alors que les Dimitriadis venaient d'une famille aisée, les Fanari d'Istanbul. La troisième réserve du colonel Dimitriadis, Evangelia en ferait la découverte douloureuse quelques mois après son mariage : Georges Kalogeropoulos était un homme à femmes.

Néanmoins, pour l'heure, comme Georges Kalogeropoulos avait réussi avec succès son diplôme de pharmacie, comme il était ce qu'il est convenu d'appeler un bel homme, et qu'Evangelia était amoureuse... le colonel obtempéra. Il mourut quelques semaines avant la noce. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'Evangelia regrettait déjà son choix. Toute cette histoire n'était qu'un béguin que, dans l'aveuglement de sa jeunesse, elle avait pris pour la rencontre avec l'homme de sa vie. Et maintenant, il fallait bien se contenter de ce parti modeste, accepter de quitter Athènes pour aller s'installer à Meligala, et vivre dans la monotonie d'une province reculée. Un moment, avec la naissance de Vassily, le mirage d'une certaine harmonie sembla s'installer entre les époux. Mais cette illusion était maintenant balayée dans la tourmente de la fatalité¹.

1. Evangelia est née le 1^{er} janvier 1898 à Styliis, où sa mère se trouvait en vacances. Elle a reçu au baptême les noms d'Elmina Evangelia Dimitriadis. Son père, Petros Dimitriadis, descendait d'une grande famille d'Istanbul, les Fanari ; en ce temps-là, les Turcs possédaient une grande partie de la Grèce. Ils étaient riches. Avec ses frères et sœurs, elle a passé une grande partie de son enfance à Styliis, où son père possédait des propriétés, des vergers et des champs d'oliviers. Et un cimetière privé. Son père, comme son grand-père, son frère et le père de sa mère, était officier de carrière et fit partie de l'état-major pendant la guerre des Balkans. C'était un homme au caractère gai, qui adorait la danse, le jeu, les chansons. Il était en outre linguiste distingué, parlant le français et l'italien aussi bien que le grec. Tout le monde dans la famille avait des dispositions musicales, mais la voix de son père était la plus belle de toutes.

LA VÉRITABLE MARIA CALLAS

Quelques mois après la tragédie, Evangelia est à nouveau enceinte. Selon Franco Zeffirelli, à qui la cantatrice le confiera plus tard, Georges Kalogeropoulos aurait consulté un astrologue afin de connaître le meilleur moment pour concevoir un fils.

Ainsi, le petit être qui grandit dans le ventre de sa mère se voit confier une mission insurmontable : remplacer son frère et par là même soulager la douleur de ses parents. Maria n'est pas encore née qu'elle doit être quelqu'un d'autre, l'enfant perdu, idéalisé et donc inimitable. Et Evangelia de tricoter de la layette bleue, car le bébé sera un garçon, comment pourrait-il en être autrement ? Quant au choix du prénom, il s'impose : Vassily...

D'où la terrible déception d'Evangelia lorsqu'elle met au monde... une fille. D'où le rejet dont elle ne se cachera pas. D'où la souffrance et la culpabilité qui ne cesseront jamais de tarauder Maria, sa vie durant. Car même si, au bout de quatre jours, Evangelia a accepté de voir ce bébé qu'elle avait éconduit, même si elle l'a nourri au sein pendant une année entière, car elle ne pouvait faire autrement que de jouer son rôle de mère et qu'il fallait bien se conformer aux usages, elle reprochera chaque jour et chaque instant à sa fille, sans forcément le savoir, sans forcément le vouloir, de n'être pas celui qu'elle souhaitait. Et chaque jour, chaque instant, Maria aura le sentiment qu'elle est incapable de donner à ses parents ce qu'ils attendent d'elle. Elle se sentira impuissante à ramener le sourire sur le visage de sa mère.

Ce rejet, ce n'est pas dans les mots de sa mère que Maria l'a perçu, petit bébé encore impénétrable au langage. Elle l'a compris jour après jour, dans la manière dont Evangelia la regardait, la serrait ou ne la serrait pas contre elle, dans la façon dont elle répondait ou ne répondait pas à ses pleurs, dans les multiples petits échanges qui cimentent la relation entre une mère et son enfant. Baisers trop rares, mots d'amour absents. Et ce sourire que Maria a dû guetter, fébrile, et dont aucune des photos d'Evangelia ne nous laisse la trace parce qu'il est probable qu'il était trop fugace, trop inconsistant pour jamais vraiment exister. L'enfance de Maria fut maigre et sèche comme le tronc d'un olivier.

Là réside sans doute la source de son insatisfaction légendaire : « Je ne suis jamais satisfaite, avouera-t-elle un jour. Je

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCNFD0890N001
Dépôt légal : septembre 2007